LE *LOUISIANAIS*,
Publié par J. GENTIL,
Parait le Samedi.
Prix de l'abonnement, pour un an, 85.

Law is a solemn expression of legislative will.
(Civil Code of the State of Louisiana.)

Samedi 3 Avril 1869.

Le Louisianais,

JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE SAINT-JACQUES.

PRIX DES ANNONCES :
Par carré de dix lignes, ou moins, pour la première insertion . . . . . $1 50c.
Par carré de chaque publication subséquente . . . . . 75c.
Les communiqués de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'Editeur.

La liberté finit où commence la licence.

Vol. 4.....No. 35.

☞Bureau du journal, près du Collège Jefferson, St-Jacques, rive gauche.

☞Pour lettres, journaux, échanges et paperasses, adressez à *Convent Post-Office.*

Travailleurs.

III.

Oui, les travailleurs s'en vont.

Et bien que la mecanique nous découvre chaque jour une peine de moins et une force de plus, leur nombre décroit dans des proportions trop rapides.

On avait bien songe tout d'abord à les nationaliser autrement que par la politique, et, par une espèce de loi agraire de morcellement et de maximum, on semblait vouloir les convier au festin de la propriete. Après tout, n'était-ce pas encore une mesure politique plutôt que sociale, une rouerie d'election plutôt qu'une realite économique? C'est en effet là pensee des legislateurs à la petite semaine, et le morcellement forcé n'a rien produit et ne produira rien devant une insouciance naturelle et un amour-propre absent. Et si les faiseurs de statistiques peuvent nous dire en chiffres qu'un huitieme de la population a disparu, que les meres n'ont plus guere d'enfants, que le proletariat est un esclavage selon Malthus, que la proportion devient à certain moment de la progression, en appuyant tout cela de faits qui se nomment guerre, ignorance, maladies, charlatans politiques et charlatans de medecine, ne sauraient-ils pas nous dire aussi combien de travailleurs noirs, proletaires improvises, salaries sans ambition et sans prevision, se sont véritablement affranchis par la propriete? A Saint-Jacques, paroisse qui ne compte pas moins de 2700 electeurs de race africaine, il faut une excessive bonne volonté pour trouver dix proprietaires de couleur. Cinq d'entre eux etaient libres avant la guerre et possedaient deja la maisonnette et le champ. Que penser de l'energie et de l'émulation de ceux qui, sans les criailleries de la politique et les factices rodomontades de l'election, ne seraient pas même, vus à leur veritable valeur intellectuelle, morale et economique, à la hauteur des peons mexicains? Certes, il faut de la justice; mais est-il absolument necessaire que cette justice soit rendue par des aveugles? Or, puisque les travailleurs s'en vont, puisqu'ils ne se haussent qu'en tres petit nombre au niveau du devoir serieux, puisque leur infériorite réelle ressort de l'egalité imposee, pour qui et en faveur de qui morceler arbitrairement et illegalement la propriete? Cela n'attirera pas plus les acquereurs que ça ne creera des travailleurs. Et cependant la division de la propriete est d'accord avec la division du travail, l'accroissement de la population, la multiplicité des produits et la richesse de l'industrie. La France, avec ses paysans robustes et ses paysannes courageuses, a vu presque en un siecle sa population s'augmenter de dix millions d'âmes, elle qui n'est qu'un petit territoire où les coudes du voisin touchent parfois desagréablement vos côtes. C'est que la France pouvait et devait se morceler avec le temps, le travail et l'economie; c'est que l'amour ardent et consciencieux de la liberté, bien que s'egarant parfois dans les buissons de la politique, n'a jamais perdu de vue l'appoint de cette liberte; c'est que le progres n'y proceda pas par bonds, secousses et ruades. Faut-il dire aussi, et cela sans heresie, que le front droit du Gaulois est mieux organise que le front fuyant de l'Africain? Il faut peut-être le penser, mais pas le dire, car les amalgamateurs vous répondraient victorieusement par A. Dumas et vous traiteraient de rebelles. Quoiqu'il en soit, en affirmant *de visu* l'appauvrissement d'une race qu'on enrichit avec le contenu de la boite de Pandore, nous faisons une simple constatation qu'on peut nier, mais que nous aimerions volontiers à ne pas faire. Et croyez-vous que l'espece d'equilibre que les legislateurs cherchent à maintenir politiquement entre les deux races ait quelque chose de serieux et de durable, de bon pour l'une comme pour l'autre, de conservateur à l'adresse de la forme republicaine et des mœurs démocratiques? C'est faux comme de la démagogie, et rien de plus. Beaucoup d'intrigues, force corruptions, miscegenation à la frontiere des douteuses personnalites et des sensualites positives: et l'homme nouveau n'a pas le buste dans la pleine lumiere de l'honneur. Le travail, cette genese lente et grave du chaos transforme en monde, au lieu de s'effectuer dans le calme de la raison et de la justice, va se mêler au chaos, s'y confondre, s'y perdre au grand malheur de l'ouvrier affolé. Le travail est œuvre de mort, néant, lorsqu'il n'est point l'ordre organisé, le devoir s'affirmant, une conquête sur l'ignorance et l'absurdité. Est-ce bien sain que le tripotage de la politique, surtout pour quiconque a l'expérience de l'enfant? Sont-ce bien des travailleurs de paix ceux qui masquent leur faiblesse improductive sous un étalage de brimborions et de riens inutiles ou dangereux? Supposez, et la supposition est un fait, que les electeurs nomment un juge de paix de couleur, parceque l'homme savait un peu lire, un petit peu ecrire et pas du tout juger. Qu'arrive-t-il? Votre nouvel elu, avec la suffisance qu'on sait aux ignorants, rendra des arrêts aussi étranges que nombreux. Ce pauvre fonctionnaire sera plus qu'une plaisanterie, car il pourra être un danger, à moins toutefois qu'il se renferme dans un système d'abstention complète. Et encore! puisque la loi ne peut sommeiller qu'au bénéfice des méchants. Vous aurez donc fait mauvaise besogne, acte de démagogie, non sens inqualifiable. La justice est sainte, et vous l'avez rendue ridicule. Qui ne rira pas? Qui croira désormais à la democratie et au droit, au progres dont le rôle est de marcher en avant, à la souveraineté d'un peuple dégénérant en populace? Il est des choses qu'il faut placer sur les hauts lieux, afin que les profanateurs d'en bas ne les souillent pas à toute heure, et aussi pour que les courageux, les dignes, les grands puissent les conquérir en gravissant le providentiel chemin de l'épreuve et du mérite. Est-ce à dire qu'il faille mettre des sentinelles brutales au pied de la montagne que tous sont appelés à escalader plus ou moins. Là n'est pas notre pensée; nous voudrions même que beaucoup, au lieu de mourir en bas ou de s'arrêter à mi-côte, pussent monter au sommet des gloires et des resplendissements; mais nous ne savons que le travail austère et consciencieux pour légitimer un droit et lui garantir la durée. Qu'on ne nous parle pas de Code, car tout peuple en eut des milliers, et le papier ne vaut pas le parchemin.

Or, le travail est le salut.

Et, pour en revenir à notre innocent fonctionnaire, un ex-producteur et un ex-travailleur, nous croyons qu'il fallait le laisser momentanement au champ du labeur, de l'utilite et de la production. Pas besoin n'est de tenir une plume maladroite entre l'index et le médium pour être un honnete et paisible citoyen de la republique americaine ou française.

IV.

Et ce qui fait le travailleur, c'est non seulement le besoin de liberte mais encore l'imperieux besoin de bonheur. L'homme ne devient homme que par l'extension, l'agrandissement, la multiplicite des besoins. Celui qui, par nonchalance, par habitude ou par goût, sait se contenter d'un vetement déchire, d'un biscuit arrosé d'eau, d'une cabane ouverte à tous les vents, ne sera jamais une grande utilite et une grande puissance sociale. Le Lazzarone *d'il dolce far niente* sera toujours l'esclave du monastere voisin et de la pâtée de midi. Et malheureusement beaucoup de travailleurs noirs, comme aussi des blancs, se contentent du peu ou du point, se trouvent philosophiquement heureux au tonneau de Diogène, et ne rêvent pas la veritable domination du proprietaire, du bourgeois et du capitaliste. L'orgueil les sauverait peut-être; mais l'orgueil est une mâle vertu qu'il ne faut pas confondre avec les colifichets de la vanite. Est-ce qu'un jonc de muscadia est un sceptre? Oui, il y a encore des presses, des hâtés de terribles vanitens qui veulent tout saisir en un jour, et qui ont les yeux plus grands que le ventre. Que font-ils? Ils deviennent les fruits-secs d'une Legislature momentanee, et leur credit dure autant que leur mandat. Et ce sont les malins. Quant aux lipps sensués, à ceux qu'aucune transition n'a menagés pour la lumiere, s'ils convoitent le bonheur dans la possession, il leur faut la possession instantanee, immediate, comme de droit. La loi agraire et le don force leur semblent justice. Quand Jacques possede, pourquoi ne posséderaient-ils pas? Communisme renferme tout, comme si le salaire sans le travail et la recompense sans la vertu, en admettant cette impossibilite virtuelle, devaient produire autre chose que gaspillage, desordre et misere. Sont-ce là, encore une fois, les travailleurs de l'heure serieuse? Le "Bureau des Affranchis," espèce d'"Atelier national," est un argument contre la maladresse et l'impuissance des radicaux. Ce Bureau, utile pendant un quart d'heure d'hôpital, fait tout autre chose que des travailleurs, et il rappelle la servante du curé. Cette brave femme, la servante, dit la première année, en parlant du mobilier de la cure, *votre*, la seconde année *notre*, la troisieme année *mon*. C'est tres bon, surtout si le curé est vieux et sans vicaire; mais le travail, la personnalite, l'affranchissement en soi et pour soi? *Je suis* est une affirmation qui exige beaucoup.

Et puis, où vont donc encore, comme entraînes et sollicites par une folle et ridicule fantaisie, les hommes qui desertent le champ certain pour l'incertaine aventure? La ville des bruits incessants, des vices nombreux, des proletaires miserables,—ville où l'enfer a son compartiment et sa leproserie,—aurait-elle des richesses et des trésors aux penombres où le soleil ne ruisselle pas? Bah! Ils s'entassent comme aux mauvais lieux de Paris ou de Londres, l'un sur l'autre et immodestement, vivant un mois des rognures d'un *job*, inutiles comme producteurs et enervés comme hommes. La ville n'a rien de moral, même pour les natures les mieux organisees. Le proletariat n'est-il pas plus voisin de l'esclavage que de la liberte? Quant aux enfants eclos à l'ombre des cites, ils ont des poumons où ne saurait jouer librement l'air des harmonies suprêmes. C'est l'etiolement, la domesticite sans grandeur, le Ghiotto où le Transteverin ne s'aventure jamais sans degoût. Faut-il dire aussi à ces travailleurs de la cite que les enfants de l'Irlande n'admettent point de concurrence, tout au moins qu'ils l'ecrasent un jour ou l'autre sous un pied victorieux? *Be Jesus!* à l'heure du coup de poing, on verra bien que Paddy ne connait pas les préjugés.

Or, si nous ne sentons pas que les travailleurs s'en vont, qu'ils ne se remplacent point par eux-mêmes et par leurs enfants, il faut que nous soyons aveugles et sourds. C'est très grave dans le pays de l'agriculture, du mercantilisme et du libre-echange. Et cependant le morcellement ne peut s'effectuer sans paysans et sans travailleurs. Morcellement! On en parle sur le papier, et le papier souffre tout. Mais la grande propriété, comme si elle était nécessaire à la production du sucre, parait se consolider et s'affirmer dans les mains de nouveaux capitalistes. Les millionnaires que la guerre a enrichis convoitent et achètent les domaines de ceux que la guerre a ruinés. Noms nouveaux, même système. Après tout, comme les nouveaux possesseurs s'inquiètent assez peu de la philanthropie humanitaire et de l'élévation du noir, habitués qu'ils sont à calculer par machines et par chiffres, ils nous reservent sans doute une surprise qui tranchera le nœud gordien des égalités rêvées et à rêver. L'homme du Nord est peu sentimental, car il est boutiquier d'origine. Les travailleurs manquant, ils les inventera comme il a inventé le nègre. L'emigration blanche sera sollicitée, détournée de l'Ouest, liée par compromis à la Louisiane. Qui donc s'en plaindrait? Et les *codes*, pensez-vous qu'on n'y songera point? La Louisiane, depuis quelques années, produit assez de riz pour les Chinois qui nous viendront par le chemin de fer du Pacifique. Ces travailleurs sont lents, sobres, mediocrement voleurs. On les aimerait mieux plus robustes, bons laboureurs, industrieux et sans couleur locale; mais il faut savoir se contenter de ce que l'on trouve. Qui sait? Au pays des hommes qui muent et des miracles qui se quotidianisent, le *codie* changera peut-être de peau, surtout s'il envoie ses enfants à l'ecole publique, gratuite, commune et obligatoire. Ah! à propos d'ecoles, de gratuité et de communauté, pourquoi donc les Legislateurs du jour ont-ils fait une exception pour l'Ecole Militaire d'Alexandrie? N'est ce pas un college d'Etat? Mais passons sans rire sur les hauts faits d'une Legislature qui ne sait pas lire dans les grosses lettres.

Est-ce tout ce qui regarde les travailleurs de demain? Le roi boucaut et le roi yankee ne s'en tiendront pas aux moyens de production que nous venons de signaler. Il faut plus, et plus, et plus encore. Est-ce que la traite ne pourrait être reprise? Fi donc! Quel mot dans une bouche puritaine! Ne comprenez vous pas que le Congres n'expediera personne à Liberia? Et puis nous avons pour voisine une bonne fille d'origine castillane, une Antille qui veut se républicaniser. Comme c'est heureux! Nous aidons Cube à s'affranchir, nous battons des mains à l'emancipation des esclaves, nous annexons tout en ayant l'air de condescendre, et les Etoiles, *Stripes and Stars*, flottent glorieusement sur le Mole qui regarde la Havane. Si l'Espagne montre les dents, on lui montrera le bas du dos. Est-ce tout? L'Americain est prevoyant, et l'emigration partira de l'île de Cube, non de la Louisiane, car les latitudes ont leur raison de travail ou de paresse, de production ou d'improduction. Les noirs de Cube, ceux qui seront forts et necessaires, seront tout doucement et tout genereusement transportes sur les bords du Mississippi. Le capital, cette force d'attraction, le veut. En cas que la chose ne s'accomplisse point ainsi, nous certifions que Jonathan Melasse a plus d'une ruse en son sac et qu'il inventera *per fas aut nefas* des travailleurs de champ et de plantation.

Et si le Diable sait qu'elles sont les destinées de ce pays, nous le prions d'aller le dire au bon Dieu.

Nouvelles.

LOUISIANE.—M. Warmoth a fait arrêter M. G. M. Wickliffe. L'un est Gouverneur, l'autre est Auditeur des comptes publics, et tous les deux sont les elus du même ticket. Wickliffe, se dit-on, aurait mal audite. Quoiqu'il en soit, l'Auditeur irrite, libre sous cautionnement, denonce comme illegal l'acte du Gouverneur, répudie son remplaçant provisoire, ouvre un nouveau bureau en face du vieux bureau, poursuit Warmoth, etc. Quant au public, il rit et se promet un denouement de comedie prouvant que la vertu est toujours recompensée. Pour nous, nous nous contentons de trouver cavaliere la conduite de son Excellence. Il est bien vrai que le grand jury a trouve matiere à poursuites; mais les décapitations proconsulaires ne sont pas une attribution de gouverneur republicain. Où sont donc les chats de Kilkenny?

—En lisant le bill des ecoles on decouvre une exception en faveur du College d'Alexandrie, et cette institution reste *blanche*. Et pourquoi donc? La justice à la Nouvelle Orleans serait-elle une injustice à Alexandrie, et *vice versa*? En outre, l'egalite du char, du bateau, du cabaret et de l'ecole sera t-elle applicable aux colleges *incorporés*, academies tres illustres ou l'on delivre des *diplômes*? Les Legislateurs du 1er Avril n'ont pas songé à cela.

—Et la comedie de l'Auditeur continue. Wickliffe a pris une injonction contre le fonctionnaire de Warmoth, M. Delasize. Delasize a pris alors une contre-injonction, signee Léaumont, contre Wickliffe, et portant ces mots: "M. Delasize remplira les devoirs d'Auditeur, *nonobstant tout ordre émanant de toute autre Cour de district.* Et puis Wickliffe a fait un affidavit contre Delasize, Cain et autres hommes de police pour vol de sceau. Et puis encore, lorsque M. Wickliffe eut pris possession de son bureau conteste, il s'est vu arrêter par la police. Et les clefs des coffres sont restees aux mains d'un juge de paix et d'un Constable. Que comprenez-vous à tout cela? Naturellement rien. Cela s'appelle de l'amphigouri radical.

—Et qu'a donc fait, lui aussi, le Recorder du 1er District, l'honorable Becker? Le Grand Jury l'a-t-il *indicié* parcequ'il donnait son salaire de Recorder aux malheureux de son district? Il y a des hommes bien charitables et fort mal compris.

NOUVEAU MONDE.—Grant a été malade. Les solliciteurs l'avaient épuisé—Johnson est mieux—Les citoyens noirs sont ineligibles en Géorgie. Est-ce une injustice de Georgiens? —On s'occupe toujours au Congrès du bill sur la "tenure des places." Une résolution pour nommer un comité de conférence a passé par 37 contre 20. Est-ce un arrangement? Probable, car la presse du Nord s'en mêle et commence à fulminer contre le Sénat —A Washington, l'on commence à bâiller, bien que les orateurs y soient peu nombreux —Les insurgés de l'île de Cube sont au nombre de 25000. Ils attendent des armes, des renforts et des munitions. Ils ont hautement et courageusement affranchi les esclaves. Dieu protège leur cause! Car cet exemple d'affranchissement volontaire de la part des interessés est unique dans l'histoire des nations—Au point de vue américain, l'affaire de Cube se complique. L'agent consulaire des E. U. à Gibara a été amené à la Havane, enchainé.

VIEUX MONDE.—Napoléon a envoyé un cartel au roi de Prusse.—Des arrestations politiques ont été faites à Paris—La France parle avec raillerie d'un certain Bastien—A trois mois la chute de l'empire.

Le Montpensier est attendu à Madrid. Il s'est fait peigner pour recevoir la couronne. Quelle couronne! "Le comité des Cortès a rapporté une constitution qui établit une monarchie. Le roi règnera 18 ans, (ou dix-huit lunes) Les sénateurs serviront 13 ans, et les membres du congrès 3. L'église divorce avec l'Etat, etc." Est ce assez plaisant pour un siecle de révolutions!

ICI ET LÀ.

COURTS SERMONS.—Le neuvième sermon du père G... est comme suit:

"Mes sœurs, c'est à vous que je m'adresse aujourd'hui.

Et je serai méchant.

C'est que, depuis quelque temps, vous paraissez oublier que la simplicité et la modestie sont la plus belle parure de la femme.

Vous aimez trop le luxe.

Il vous faut des robes, puis des robes, encore des robes, toujours des robes.

Pensez-vous que la soie, le velours, le cachemire, les dentelles et les falbalas enrichissent le mari et assurent l'avenir des enfants? Et si l'adversité vient, comment vous deshabituerez-vous d'un luxe désormais impossible!

Moi, pauvre bonhomme à soutane usée, je connais beaucoup de petites filles, orphelines ou non, qui portent des loques. Comme elles auraient dans vos jupes longues et traînantes de quoi se tailler de bonnes et chaudes robes! Et ces malheureuses sont aussi de la famille, bien que leur misère et votre richesse les initient à l'envie.

Mais, ô mes sœurs, comme vous êtes généreuses, vous m'aurez compris à mi-mot.

Laissez-moi vous dire encore, puisque j'ai commencé, qu'il faut toujours faire présider la décence à nos toilettes.

Des bras nus jusqu'aux épaules, des robes sans corsage et par trop indiscrètes, des excroissances d'étoffes pour déguiser des absences, tout cela n'est point chaste, point modeste, nullement chrétien.

La femme, croyez-le bien, ne saurait plaire que par le respect, la décence, la modestie.

Vous me direz peut-être que je n'ai rien à voir dans ces choses, que la vertu n'a pas de toilette spéciale, qu'il est ridicule d'être mal fagotée, etc. Mais le pensez-vous? Votre colère me prouve-t-elle que j'ai tort et que vous avez raison?

Excusez-moi, mes sœurs: mais le mal vient par les yeux."

Nous publierons au prochain numéro le dixième sermon du père G...

NOMINATION.—M. N. Underwood, juge de paroisse dans et pour St-Jacques, a été nommé Assesseur du Revenu Intérieur pour le second district de la Louisiane. Il ne manque à cette nomination que la confirmation du Senat,—confirmation qui ne nous semble pas douteuse.

Il est probable que M. N. Underwood acceptera et que St-Jacques aura un nouveau juge.

La politique de M. Underwood n'est pas la nôtre; mais rien ne nous dispense de dire que le juge était d'un caractère indépendant et conciliant, et que la malveillance ne savait pas l'aveugler.

STRONGMAN.—L'ex-chasseur de Gentilly en St-Jacques, Strongman le plénipotentiaire cubain, a été capturé près de Gibara avec Capillanos.

Notre ami est en prison à la Havane.

Est-ce la fin, le denouement? Nous savons que le capitaine général, irrité par les succès des révolutionnaires, traite assez militairement ses prisonniers de guerre.

On le verra bien.

Phénomène.—Le nouveau phénomène du musée de Gentilly est encore un poulet.

Mais quel poulet! Il a deux têtes siamoises et deux becs. Était-il coq? Nous ne pourions trop le dire; mais ses trois yeux sont une étrangeté qui prouve que la nature s'amuse parfois dans le bizarre.

JARDIN.—Gentilly, comme Babylone, n'a pas de jardins suspendus, mais n'en possède pas moins des potagers superbes. Et cela vaut mieux qu'un parterre anglais et un boulingrin de verdure. Le potager est la moitié de la vie, et de la vie bien entendue. Peut-on sans danger se nourrir exclusivement de viande, surtout au renouveau, pendant que les lapins ont le ver? Gentilly sait cela et travaille en conséquence.

Nous avons vu hier un pied de céleri d'une hauteur de trois pieds. Ce céleri était blanc comme neige et tendre comme rosée. Honneur au jardinier!

Citoyens de Gentilly, planter des aubergines, des tomates, des choux, etc; semez des haricots, des melons, des pastèques, etc, et vous récolterez dans l'abondance.

PREDICATEUR.—Le dominicain Chocarne, l'éloquent disciple de Lacordaire, viendra prêcher à St-Jacques vers la fin de ce mois. Il a promis de consacrer une longue semaine de deux dimanches à l'église desservie par le révérend Vignonet. Nous l'en remercions de tout notre cœur, et les paroissiens le remercieront comme nous.

Nous sommes une petite Samarie; mais il se trouve parfois de bons Samaritains.

Maison de Cour.—Les travaux de la Nouvelle Maison de Cour ont été adjugés à un entrepreneur de la Nouvelle-Orléans.

Et dire que Gentilly n'a pas été incorporé!

☞Nous remercions M. T. F. Simon, le libraire de la rue Baronne, pour l'envoi de ses journaux au "Louisianais." C'est un envoi de valeur, car ces journaux viennent des quatre coins du monde et sont un spécimen de toutes les langues.

C'est avec raison que M. Simon nomme sa librairie populaire "Cosmopolitan News Depot." Et nous devons encourager l'homme intelligent et actif qui pense que la Nouvelle-Orléans, ville commerciale, peut et doit devenir une ville littéraire et scientifique.

VERTU.

Un récit véridique,
Et de haute leçon,
Dit Joseph fort pudique
Et bien joli garçon.

Car une femme tendre
Arracha son manteau;
Mais lui, sans plus attendre,
S'enfuit sans paletot.

Comme on raillait notre homme,
Il répondit: "Tout beau!
Elle était laide comme
Un horrible corbeau."

J. G.

EXIL.

Que ce soit l'Amérique,
Aux lointains infinis,
Ou bien encor l'Afrique
Aux fronts noirs ou bruns,

L'exil est une peine,
La mort au jour le jour;
Car l'exil est la haine
D'un cœur fait pour l'amour.

Je n'ai plus d'espérance,
Et j'ai des cheveux blancs.
Oh! rendez-moi la France,
La France et mes vingt ans.

Roitelet sur ton aile,
France, je monterai,
Et dans l'aube éternelle
Je ressusciterai.

J. G.

Feuilleton du *Louisianais.*

LE GAULOIS EN AMÉRIQUE.

TEXAS.

Chap. XXX.

Et puis Ariel, après la vision du monde surnaturel, s'éveilla, descendit des cieux et prononça lentement ces dernières paroles:

—Je ne serai bientôt plus, ô mes amis, et je m'en irai avec les dernières lueurs du crépuscule. Il faut donc que vous m'écoutiez encore, et surtout que vous suiviez les conseils d'un frère mourant. Quand mes yeux seront fermés pour toujours, Raoul abaissera mes paupières, et Filoselle allumera une lampe dans cette cabane. Tous les deux, l'un à ma droite et l'autre à ma gauche, vous me veillerez pendant un jour et une nuit. Si vous pouvez prier, vous prierez; et cette prière me sera agréable. Quand l'heure sera venue de m'ensevelir, vous m'ensevelirez dans ma vieille soutane française, mon crucifix de bois sur les lèvres, mon bâton de voyageur au côté. Je désire que ma tombe soit creusée devant notre maisonnette, au soleil levant, près du banc où nous nous sommes si souvent assis pour causer et parler de la France. Quatre planches suffiront; au besoin, la planche est inutile, puisque l'âme est immortelle. Seulement vous mettrez sur ma fosse une croix de bois, une croix simple et que l'herbe de la prairie ne dépassera jamais. Qui sait? Un pauvre voyageur, errant par ici, voyant ce signe, souffrant peut-être, éprouvera une consolante émotion. J'aurais voulu mon corps ailleurs, ma poussière au cimetière blaisois; mais Dieu ne l'a pas voulu. Que la volonté de Dieu soit faite. Mais j'allais oublier mon legs. Voyez comme les vivants sont égoïstes! Ainsi donc, ô mes deux frères aimés, Raoul aura mon chapelet, le chapelet de ma mère; et Filoselle gardera mon livre d'Evangiles. Filoselle doit lire ce livre aux splendides révélations morales, aux versets où a passé le souffle divin de la rédemption. Je voudrais avoir une fortune à vous léguer: mais vous savez que le missionnaire Ariel ne possède rien sur la terre, excepté un peu de bonne volonté et la résignation aux volontés de la Providence.

Et puis un instant de silence.

—Raoul, dit Ariel, approche-toi.

Et le mourant murmura un nom à l'oreille du jeune homme,—nom que Raoul entendit seul.

—Quant à toi, continua le missionnaire en souriant avec mélancolie et en s'adressant à Filoselle, tu couperas une boucle de mes cheveux et tu la porteras à mon vieux père. Tu diras au saint vieillard que ma mère et son fils l'attendent au pays des âmes. C'est tout, ô mes aimés. Non, et j'allais oublier quelque chose. J'attends encore de vous que vous fassiez ceci en mémoire de moi.

Et le missionnaire, après quelques minutes de silence et de recueillement, continua:

—Quand vous aurez mis la croix de bois sur ma fosse isolée, et prié sur celui qui n'est plus, vous ne pleurerez point. A quoi bon les pleurs, puisque je dormirai au repos éternel? Ou pleure sur une infortune, non sur un bonheur. Et vous abandonnerez ce pays d'exil, cette terre d'Amérique, pour n'y plus revenir. Raoul a son père, sa mère et Marie; et Filoselle ne doit plus quitter Raoul. La France, la belle France des croyants et des bons, vous sourit au delà de l'océan des agitations et des mugissements. Arrivés sur sa rive, vous vous agenouillerez avec reconnaissance, oubliant le mal qui vous a été fait, renouvelés et saints par l'épreuve et par la souffrance. Je serai avec vous, agenouillé près de vous, priant la même prière du cœur. Et je vous accompagnerai, invisible et fidèle, jusqu'au foyer de la famille, où je pleurerai peut-être de bonheur en vous voyant pleurer de douce émotion. Il y aura grande joie au retour des enfants prodigues, et toute peine disparaîtra au seuil paternel. Plus de poussière aux pieds, de sueurs au front, de doutes dans l'âme rajeunie et radieuse: ce sera le rayonnement du ciel sur un coin de la terre. Ah! Si nous savions, ô mes amis, tout ce qu'il y a de douloureux dans une larme de mère, comme nous aimerions nos mères! Et vous, émigrés dans une autre patrie, quand il y a vingt ou trente ans que vous avez laissé votre adieu étourdi à celle qui vous donna tout, savez vous que la pauvre femme est triste et désespérée, qu'elle souffre autant et plus que Rachel, qu'en chauffant ses vieilles mains blanches au feu de l'hiver elle dit: "Pourquoi ne vient-il pas!" Du bruit à la porte, c'est le fils de retour. Comme elle tressaille, se sent heureuse, remercie Dieu! Et si vous la trompez en ne venant pas? Certes, elle vous pardonnera, car elle est la sainte mère des miséricordes infinies; mais le juge vous pardonnera moins facilement qu'elle. Ainsi, ô mes deux aimés, je vous vois au sanctuaire de la famille, tous réunis, moi présent dans votre amour et priant au seuil sacré. N'est-ce pas, ô Raoul et Filoselle, que vous accomplirez ce devoir?

Raoul et Filoselle pleuraient.

Quant à Ariel, comme si l'amour eut voulu le rattacher à la vie, il continua sans effort.

Touchante causerie de mourant!

—Raoul est riche, et la richesse de Raoul appartient à Filoselle. Les frères n'ont pas deux bourses, car ils ont le même cœur. Vous ne vous séparerez donc jamais l'un de l'autre, quand bien même vous vous marieriez l'un et l'autre. Seulement Raoul épousera Marie, car Marie n'aura jamais d'autre époux. Dieu voulait qu'il en fût ainsi, et sa volonté est toujours la même. Leur fils portera le nom d'Ariel. Quant à Filoselle, il doit aussi obéir au commandement et à la loi qui condamnent les célibataires et les inutiles. La vieillesse n'est respectable que pour l'aïeul, et celui qui s'isole du monde, égoïste et railleur, est coupable. Une femme aimée, des enfants chéris, un chant de fête au foyer domestique, c'est la bénédiction. Les plaisirs factices et les bruits mondains valent-ils cela? Les soucis de la gloire et les amertumes de l'orgueil satisfait ou à satisfaire ont-ils la suavité de croyance d'un père de famille? Oui, le mariage est un devoir dont l'austérité est tempérée par l'amour, non une chaîne de forçat pour deux existences condamnées à la même cellule. Le Livre saint dit: "Malheur au seul!" Et ce Livre, qu'on le croie divin ou non, contient la sagesse. Filoselle est assez jeune et assez noble pour trouver une femme digne de lui, et je crois qu'aucun père ne sera meilleur. Le monde parcouru, ô mes amis, l'on fait tout doucement et tout tranquillement le tour de son jardin. L'ombre, le silence et le calme ne font pas regretter les folles pérégrinations par la terre et les heures de fiévreuse et entreprenante jeunesse. Et puis, croyez-moi, partout l'on est heureux, partout la vie a ses enchantements et ses devoirs, partout l'homme peut être utile à ses semblables. Et je désire que, reposés et calmes, vous soyez utiles à vos frères. Vous avez souffert, et la souffrance est une leçon et un conseil. N'est-ce pas elle qui vous donne la bonté, qui vous révèle la charité? "Miseris succurrere disco," disait un chrétien du paganisme. Et vous le direz aussi, et votre maison ne sera pas plus fermée que votre cœur, et vous serez chrétiens selon le Rédempteur des hommes. Il est si bon pour soi d'être bon pour les autres! Il y a tant de pauvres malheureux qui ont besoin d'être aidés et consolés! Aider et consoler, c'est jouer en petit le rôle de la Providence, tout au moins être l'agent de cette Providence miséricordieuse. Des enfants sont sans pain et sans abri, des pères de famille manquent de travail ou de force, des mères se désespèrent dans leur affliction, beaucoup ont le cœur malade et l'âme endolorie. Faut-il permettre le mal, le regarder froidement et sans entrailles, quand vous pouvez le guérir, tout au moins l'adoucir avec un peu d'amour et de charité? Est-ce que les souffrants ne sont pas nos frères? Quand l'un d'eux tombe pour toujours, désespéré et blasphémant, est-ce que sa chute et son désespoir ne sont pas un deuil public et une infortune commune? Les frères sont solidaires dans la communauté des frères, et nul homme n'est étranger à l'homme, quelqu'infime qu'il soit dans ce qu'on appelle la société. Oui, la charité est si grande, si efficace, si divine dans son esprit et ses œuvres, qu'elle met le bon Samaritain au-dessus de ceux qui s'intitulent avec orgueil les défenseurs de la loi et les dépositaires de la doctrine. Mais pourquoi vous parler ainsi? Je vous connais, ô mes vaillants amis, et je sais que vous ne passeres jamais à côté de l'infortune sans compassion et sans ouvrir la main du cœur, que vous sécherez les pleurs des autres en pensant à celles que vous avez jadis versées dans les jours de l'épreuve et du malheur. Une larme tombant sur la main du consolateur, c'est un diamant qui deviendra constellation dans les cieux. Et faut-il se laisser rebuter par l'ingratitude? Non, non. Pour deux ingrats qui oublieront, vous aurez un consolé qui se souviendra. Cette récompense doit nous suffire. Et puis encore, ô mes frères, le bien se fait pour le bien, non en vue d'une récompense. Il perdrait son prix, deviendrait une action vulgaire, si nous en touchions le bénefice immédiat et comme légal. Placer sur la charité, c'est placer à fonds perdus; mais le capital et les intérêts se remboursent tôt ou tard, car la grande Caisse d'Epargne est dans l'autre monde,—au monde céleste où Dieu est l'éternel caissier des actions humaines. N'a-t-il pas dit que les premiers seraient les derniers, les derniers les premiers? C'est que les millionnaires de la terre sont les pauvres de là haut, tandis que les pauvres d'ici-bas seront les riches du ciel. Sa justice n'embrasse pas un jour, une vie terrestre, mais les jours et la vie éternelle. Et puis encore, toujours au nom de la charité sainte et rédemptrice, il ne faut pas de prédilection personnelle dans l'accomplissement de ses devoirs. S'il faut choisir, les plus misérables, les plus affligés, les plus souillés, les plus damnés doivent avoir la préférence. Le médecin court au plus pressé, non au plus riche, surtout si le malade est abandonné et seul. Et ce n'est pas de la véritable charité que se détourner avec dégoût de quiconque est lépreux entre les lépreux. La loi a-t-elle des restrictions de cette nature? Ô Jésus, Maître aux miséricordes infinies, Sauveur des désespérés et des blasphé-